

RÉSUMÉS DES CONTRIBUTIONS

Antonella ROMANO, *La science moderne, ses enjeux, ses pratiques et ses résultats en contexte catholique : réflexions romaines*, p. 3-44.

La longue introduction qui ouvre le volume entend rendre compte non seulement d'un colloque international, mais du programme de recherche *Genèse de la culture scientifique européenne : Rome de la Contre-Réforme à la Révolution (XVI^e-XVIII^e siècles)*, dont ce colloque a été l'un des aboutissements. Elle fait le point sur un projet qui, pendant cinq ans, a réuni un groupe de treize chercheurs, italiens et français, historiens et historiens des sciences, et qui, à échéances régulières, ont travaillé collectivement, ensemble et avec un groupe plus large de chercheurs de la communauté internationale, plus de cinquante au total.

Elle éclaire dans un premier temps les motivations de l'ancrage historien du projet. Elle s'arrête dans un second temps sur l'objet même du projet, la science dans le monde catholique de la première modernité, qu'elle cherche, dans un troisième temps à inscrire dans Rome autour de la question de la pertinence de l'observatoire romaine, avant d'introduire, dans un dernier temps, les textes qui constituent le cœur du volume. Ceux-ci sont regroupés autour de cinq thèmes, «Circulations», «Des mots et des images : l'édition scientifique», «L'empreinte de l'antique», «Dans et hors les institutions : pratiques romaines de la science», «Orthodoxies et débats intellectuels», qui sont identifiés ici comme les axes portants de la recherche collective. Les deux premiers interrogent Rome comme espace de la mise en circulation des savoirs scientifiques de la première modernité. Les trois suivants interrogent les acteurs, leurs pratiques et leurs productions. C'est donc l'architecture intellectuelle du projet et du volume qui fait l'objet principal de cette introduction.

Luce GIARD, *L'ambiguïté du mot «science» et sa source latine*, p. 45-62.

Les historiens emploient le mot «science» pour des savoirs antérieurs à ce qui constitue, après la Renaissance, des sciences répondant aux critères modernes de scientificité. En latin classique *scientia* dénomme toute sorte de «connaissance», les Pères de l'Église en ont fait grand usage pour la connaissance reçue de Dieu (*scientia Dei*) et pour celle née de la raison humaine. Au XIII^e siècle, les traductions latines d'Aristote, imitant le choix antérieur de Boèce, installent dans les universités *scientia* pour nommer la théorie aristotélicienne de la science. Thomas d'Aquin conforte l'usage du mot qui désigne la science de la

nature et la théologie chrétienne. Au XVI^e siècle, Zabarella réaffirme, sous le nom de *scientia*, l'idéal d'Aristote : il n'y a de science que du nécessaire, et la science de la nature vise la connaissance des êtres naturels à partir des causes.

Luce GIARD et Antonella ROMANO, *L'usage jésuite de la correspondance : sa mise en pratique par le mathématicien Christoph Clavius (1570-1611)*, p. 65-119.

Clavius a joué un rôle clé au Collegio Romano pour instaurer un enseignement régulier des mathématiques dans la *Ratio studiorum*. Ce qui subsiste de sa correspondance, avec ses lacunes, ses limites et ses orientations privilégiées, atteste d'un mode d'action et d'insertion dans la Compagnie de Jésus et, au-delà, dans le milieu savant contemporain. Cette correspondance doit beaucoup à l'essor des correspondances savantes à la Renaissance, dont Érasme fut le grand maître, et tout autant à l'importance décisive, attribuée par les *Constitutions*, à l'échange régulier de lettres entre les compagnons dispersés et le gouvernement romain de l'Ordre, échange dont Juan Alfonso de Polanco, secrétaire des premiers Supérieurs généraux, fut le grand régulateur.

Au-delà de la Compagnie, les lettres de et à Clavius dessinent un espace intellectuel en cours de professionnalisation, qui prend appui sur une communauté textuelle organisée principalement autour des livres de mathématiques, de leurs auteurs, de leurs lecteurs et de leurs circulateurs.

Giovanni PIZZORUSSO, *Tra cultura e missione : la Congregazione de Propaganda Fide e le scuole di lingua araba nel XVII secolo*, p. 121-152.

All'interno di una politica mirante a incrementare lo studio delle lingue autoctone dei territori di missione, la Congregazione *de Propaganda Fide* stimola presso gli ordini religiosi lo studio dell'arabo e della controversia teologica per i missionari diretti nel Levante. Vengono fondate scuole presso i francescani riformati e i carmelitani scalzi a Roma e si operano dei tentativi per stabilire corsi anche a Firenze, a Napoli e a Malta. Quest'attività di insegnamento di lingue e di controversie si inserisce nello studio dell'arabo a Roma, nel quale erano attivi personaggi come F. Guadagnoli, A. Ecchellensis, Antonio dell'Aquila, L. Marraresi, F. Nairone, insegnanti alla Sapienza e traduttori per la Santa Sede (Bibbia arabica, Lamine granatensi). Un'importante conseguenza è la redazione di libri di controversia e di grammatiche in arabo che vengono pubblicati dalla Tipografia di *Propaganda Fide* e diffusi nel *milieu* culturale arabista europeo.

Gilles MONTÈGRE, *Un pas vers la mesure du monde : le voyage scientifique français à Rome et la quête de l'antique dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, p. 153-169.

L'historiographie du voyage à Rome au XVIII^e siècle s'est longtemps focalisée sur la pratique du Grand Tour, donc sur une approche esthétique ou égo-

tiste des vestiges antiques romains par les voyageurs. Une lecture moins sélective des récits de voyage et une confrontation avec les correspondances privées de leurs auteurs permettent pourtant d'entrevoir chez nombre d'individus un rapport à l'antique en tous points différent. Ces voyageurs dont il est question sont d'authentiques hommes de science, au sens où ils se pensent et se qualifient comme tels (physicien, botaniste ou géologue).

La présente contribution cherche moins à individualiser les témoignages de ces savants français qu'à analyser les contacts qu'ils nouèrent avec les milieux antiques actifs à Rome dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Comment l'expérience scientifique a-t-elle pu seconder ou remettre en cause les théories esthétiques en vigueur à Rome à l'avènement du néo-classicisme? En quoi la pratique du collectionnisme par les antiquaires romains a-t-elle de son côté influencé les méthodes d'investigation des savants-voyageurs? Les exemples mobilisés pour cette recherche visent en somme à éclairer les modalités de l'échange entre savoir antique et pratiques scientifiques, nées du cosmopolitisme exacerbé caractérisant l'espace romain à l'époque du Grand Tour.

Laurent PINON, *La culture scientifique à Rome au miroir des livres (1527-1650) : apports et limites de l'approche bibliographique*, p. 173-206.

Après avoir explicité la méthodologie et les principes ayant guidé la constitution de notre *Bibliographie des livres scientifiques imprimés à Rome*, nous analysons les données relatives à la tranche chronologique 1527-1650. Au dixième rang européen, Rome est un lieu d'édition scientifique et technique non négligeable. Les grandes disciplines universitaires sont normalement prépondérantes, mais on trouve aussi des ouvrages spécifiquement liés au contexte local. La prépondérance des papes et des cardinaux parmi les dédicataires des livres traduit le soutien de la science par la hiérarchie catholique, soit à travers les rouages de l'État pontifical, soit par le polycentrisme curial romain. Ce corpus, essentiellement constitué d'œuvres romaines contemporaines, apparaît donc comme un assez bon miroir de la culture scientifique locale, avec quelques effets de distorsion qui sont discutés en conclusion.

Elisa ANDRETTA, *Dedicare libri di medicina : medici e potenti nella Roma del XVI secolo*, p. 207-255.

Lo studio delle dediche, in ambiti storiografici e locali diversi e prevalentemente nel campo della storia letteraria, ha dato notevoli frutti per ciò che riguarda l'indagine delle pratiche testuali, dell'emergere dello statuto del letterato e delle strategie sviluppate rispetto al potere. Spunti interessanti per la storia della scienza sono emersi all'interno di interrogazioni più ampie attorno al concetto

di «patronage» scientifico. Partendo dalle epistole dedicatorie e dalle relazioni che sottendono, il presente contributo propone alcune riflessioni sul rapporto tra medici e potere nella Roma cinquecentesca, lungo un arco cronologico sufficientemente ampio da consentire di cogliere alcune trasformazioni.

Sabina BREVAGLIERI, *Editoria e cultura a Roma nei primi tre decenni del Seicento : lo spazio della scienza*, p. 257-319.

Obiettivo di questo contributo è di delineare un quadro d'insieme dell'editoria e della circolazione del libro a Roma nei primi decenni del Seicento, con specifica attenzione al settore scientifico. La dinamicità del mondo del libro nella città del papa si configura sulla base di un'interazione complessa fra intellettuali, mestieri del libro e poteri ecclesiastici. L'efficienza dei circuiti dello scambio si definisce, d'altra parte, a partire dalle straordinarie risorse comunicative della capitale pontificia. In un mercato fortemente controllato dalle istanze censorie, i libri scientifici occupano una porzione tutt'altro che marginale, in particolare nel caso della medicina. Le strategie editoriali degli uomini della scienza a Roma si tessono in uno spazio cosmopolita, in cui le reti di relazioni sembrano supplire alle carenze degli operatori locali. Il caso del matematico gesuita Christoph Clavius, da un lato, quello dell'Accademia dei Lincei, dall'altro, offrono l'opportunità di indagare modalità di produzione e circolazione del libro, a partire dalle quali ri-articolare la consolidata immagine di crisi e ripiegamento post-tridentini.

Andrea CARLINO, *Nel solco di Roma tra filologia e autopsia : note su scienza e antiquaria nel Cinquecento*, p. 323-346.

Antiquari e uomini di scienza, nell'Europa moderna, facevano parte della medesima comunità intellettuale, una comunità improntata su pratiche, valori e obiettivi che emanavano da un approccio condiviso alla cultura di carattere prettamente umanistico. Essi erano legati da una fitta rete di relazioni personali, condividevano maestri e letture, operavano nei medesimi contesti istituzionali e all'interno del medesimo sistema clientelare. Erano simili anche le pratiche culturali che gli uni e gli altri adottavano (collezione, sistematizzazione, scambio, esegesi, lettura, scrittura, insegnamento, discussione, conversazione) e una sorta di radicamento identitario nell'antichità romana e nelle sue vestigia.

Incrociando e comparando alcune opere di autori quali Enea Vico, Ulisse Aldrovandi, Charles Estienne e Giorgius Fabricius concernenti rispettivamente la numismatica, l'ornitologia, l'agricoltura e le antichità romane, ci si propone in quest'articolo di mettere in evidenza, non solo i caratteri specifici di tale radicamento, ma anche le connessioni più profonde che esso genera tra scienze ed antiquaria nel Rinascimento. In particolare emerge l'adozione di un medesimo paradigma epistemologico che antiquari e filosofi naturali sviluppano nel corso del XVI secolo, un paradigma fondato sull'esercizio congiunto di filologia e autopsia.

Luisa Dolza, «*Historia che tace e dimostra il vero*» : *monete, disegni e macchine «autour» di Roma*, p. 347-368.

Troppo sovente, nelle grandi opere sulle storie delle città, gli aspetti legati alle tecniche non vengono tenuti in alcun conto o sono solo marginalmente citati. Inoltre, è anche corrente che in quasi tutte le storie in cui la trattazione delle attività tecnologiche è ammessa, questa resti separata e quasi estranea a tutti gli altri aspetti del contesto storico. Non accettando la separazione tra storia delle tecniche e ricerca storica, tra le lettere e la capacità di significazione di immagini, figure, strumenti ed oggetti, si è ritenuto significativo integrare nella ricerca sulla scienza a Roma nell'epoca moderna alcuni di quei testi illustranti le tecniche che abbiano, a partire dai primi decenni dopo l'introduzione della stampa fino alla fine del Cinquecento, dei rapporti con Roma.

La scelta di non restringere la ricerca ai testi pubblicati a Roma, ma di allargare il campo ad altri che in qualche modo vi sono entrati in contatto non è affatto casuale. Uno sguardo ai regesti esistenti sui testi pubblicati a Roma farebbe, infatti, propendere per una presenza del tutto marginale e tarda di trattati di questo genere. Questa «realità» cela, come è logico aspettarsi, il ruolo tutt'altro che marginale giocato invece da Roma dove incontri, rovine, antiquaria, quadri, passioni assedi e fughe tessono le file di una storia ancora tutta da decifrare.

Jean-Marc BESSE et Pascal DUBOURG GLATIGNY, *Cartographier Rome au XVI^e siècle (1544-1599) : décrire et reconstruire*, p. 369-414.

Cet article cherche à retracer l'histoire de la formation de l'image cartographique de Rome durant la seconde moitié du XVI^e siècle, en s'appuyant sur l'analyse des plans imprimés entre 1544 et 1599. Il propose une classification de ces plans de la ville antique et de la ville moderne par «familles». Il restitue l'univers épistémologique et matériel de la réalisation de ces plans. Il s'arrête enfin à un exemple : celui de la représentation des Thermes de Dioclétien. On aperçoit comment, dans la série des plans étudiés, une image de Rome se construit et se fixe progressivement, où se combinent les éléments relevant de l'observation et du témoignage, d'une part, et ceux qui relèvent de l'imaginaire de la reconstitution d'autre part.

Irene BALDRIGA, *Lo sgomento della morte di Plinio : la ricerca dei primi Lincei tra Roma ed Europa*, p. 415-429.

Il contributo affronta la questione della metodologia d'indagine comunemente applicata nell'ambito della prima Accademia dei Lincei, con particolare attenzione alla figura cardine di Federico Cesi. Prendendo spunto da una celebre frase di quest'ultimo, ove si allude all'eroico epilogo della vita del grande Plinio il Vecchio, l'autrice illustra le sostanziali contraddizioni riscontrabili in ambito linceo tra l'emergere dell'empirismo scientifico galileiano e la sopravvivenza di

una cultura ancora profondamente nutrita dell'esoterismo rinascimentale. Seguendo il filo rosso del tema della morte etica, frequentemente citata negli scritti accademici, si propone in particolare una rilettura oggettiva della figura del Cesi, che in tale quadro assume più i tratti del «virtuoso» che di un antesignano della scienza moderna.

Maria CONFORTI e Silvia DE RENZI, *Sapere anatomico negli ospedali romani : formazione dei chirurghi e pratiche sperimentali (1620-1720)*, p. 433-472.

La ricostruzione dei contesti e delle vicende che portarono alla pubblicazione di due opere a stampa offre l'occasione per mettere a fuoco la funzione degli ospedali romani come fondamentale spazio di produzione, trasmissione e fruizione del sapere anatomico. Le autrici si propongono di individuare nuove linee di lettura di una tradizione che attende ancora di essere ricostruita nella sua complessità. Nel corso del '600 gli ospedali a Roma si confermano come sede privilegiata per il tirocinio e la formazione di medici e chirurghi, e come fonte di dinamiche sociali e luogo di scambio intellettuale che obbligano a rivedere il modello di subordinazione con cui si sono tradizionalmente interpretati i rapporti tra questi operatori. L'individuazione di consolidate tradizioni di ricerca ospedaliera e di alcuni suoi snodi importanti lungo il secolo consente di gettar luce su una precoce pratica osservativa e comparativa, radicata nella pratica chirurgica, che investiva poi la riflessione medica, anche in relazione a questioni di patologia anatomica. Ne fanno testo le opere a stampa nate in ambiente ospedaliero che vengono qui esaminate come fonte dei modi e livelli della circolazione del sapere medico nell'età moderna.

Antonella DEL PRETE, *Gli astronomi romani e i loro strumenti : Christiaan Huygens di fronte agli estimatori e detrattori romani delle osservazioni di Saturno (1655-1665)*, p. 473-489.

L'analisi delle controversie e dei dibattiti seguiti alla pubblicazione del *Sistema Saturnium* di Huygens mostra un complesso scambio di informazioni, collaborazioni e rivalità tra l'Olanda, Roma e Parigi. Sostanzialmente critico nei confronti degli scienziati romani, soprattutto gesuiti, Huygens è invece sicuramente più ammirato dalla maestria dei fabbricatori di lenti della città papale : Eustachio Divini, prima, Giuseppe Campani, poi. Uscito vincitore dalla polemica che lo ha opposto a Divini, Huygens è però alla fine costretto ad ammettere la superiorità tecnologica e osservativa del tandem pontificio costituito da Campani e da Cassini. La definitiva affermazione europea dei due, però, è strettamente legata all'insediamento di Cassini all'Observatoire di Parigi : è da lì, e non da Roma, che si diffondono le notizie delle sue innumerevoli scoperte astronomiche.

Federica FAVINO, *Università e scienza : la «grande riforma» della Sapienza di Benedetto XIV*, p. 491-526.

Se è oramai apertamente in discussione il carattere rivoluzionario delle trasformazioni che Benedetto XIV introdusse dal 1746 nell'assetto del pubblico studio romano della *Sapienza*, è invece concordemente riconosciuto il vantaggio che quelle trasformazioni arrecarono all'insegnamento universitario delle materie scientifiche. L'esame della ricca documentazione manoscritta conservata presso l'Archivio di Stato di Roma – di quella nota e di quella meno nota – che questo saggio propone, conferma la centralità che le scienze ebbero in quella complessa operazione. L'agenda dei provvedimenti presi in deroga alle norme consuetudinarie, il piano di re-distribuzione delle risorse economiche, il tempestivo acquisto delle macchine della collezione privata di monsignor Leprotti, sono tutti provvedimenti che rimandano alla volontà del pontefice di creare uno spazio idoneo proprio per quelle cattedre – fisica sperimentale, matematica «sublime», chimica – capaci di connotare la «modernità» che si sperava dal rinnovato ateneo.

Francesco BERETTA, *L'héliocentrisme à Rome, à la fin du XVII^e siècle : une affaire d'étrangers? Aspects structurels d'un espace intellectuel*, p. 529-554.

Un procès pour adhésion à l'héliocentrisme, dans la Rome de 1695, fournit l'occasion pour s'interroger sur la diffusion de la nouvelle cosmologie et sur l'attitude des Congrégations du Saint-Office et de l'Index à l'égard de celle-ci. La comparaison avec la France et l'Angleterre permet de mettre en lumière les conditions structurelles de la production et de la régulation du savoir astronomique à Rome à la fin du XVII^e siècle. L'absence de demande sociale et politique relègue la nouvelle astronomie au rang de discipline pratiquée par quelques savants et prélats curieux, alors que l'espace intellectuel est dominé par les théologiens, idéologues de la monarchie pontificale, qui continuent à accorder une place centrale à l'aristotélisme comme fondement de la pensée philosophique. Les théologiens profitent de leur rôle d'experts au sein de l'institution inquisitoriale pour s'opposer à toute remise en question de la conception de la «science» qui leur est propre.

Elena BRAMBILLA, *Manuali d'esorcismo, canoni di santità e nuova scienza (fine '600-primo '700) : Indice e Sant'Uffizio tra neoscolastica spagnola e influenze cartesiane*, p. 555-593.

Il saggio parte dalle manifestazioni di santità e di possessione d'età barocca, celebrate o curate, in pie suore e laiche nubili, da padri spirituali e frati esorcisti, specie gesuiti e cappuccini. I segni per distinguere vere e finte sante, sulla scorta della teologia aristotelico-tomista spagnola, erano esposti in opere sul «discernimento degli spiriti» e in popolari manuali, coi quali gli esorcisti si proponevano di distinguere la santità dalla possessione diabolica e di curare la seconda. Si

segue quindi la reazione a queste forme di religiosità barocca a favore di una devozione meno passionale, che prende avvio dal 1660-1670 e culmina con Innocenzo XI. Si conclude col ripudio delle pratiche d'esorcismo, per influenza della nuova filosofia cartesiana e della filologia sacra di scuola teologica francese, culminato nella condanna dei manuali d'esorcismo tra 1700 e 1710.

Maria Pia DONATO, *Scienza e teologia nelle congregazioni romane : la questione atomista, 1626-1727*, p. 595-634.

La complessa vicenda della censura ecclesiastica all'atomismo rappresenta una questione fondamentale per ricostruire la storia politica e culturale dell'inquisizione romana nel Sei-Settecento, e per indagare la relazione tra scienza, filosofia e teologia in contesto cattolico nell'età della rivoluzione scientifica. Nel saggio si ricostruisce la serie dei procedimenti e provvedimenti del Sant'Uffizio e dell'Indice riconducibili a questi temi per circa un secolo, a partire dagli anni Venti del Seicento, quando le prime segnalazioni dei pericoli dottrinali della concezione atomistica della materia furono avanzate in relazione all'opera di Galileo. Per lungo tempo, la questione rimase in un ambito al confine tra teologia e filosofia, concentrandosi sulle interpretazioni delle specie eucaristiche, ma, nel tempo, lo sviluppo e la diffusione delle teorie atomistiche e corpuscolariste, l'asprezza delle polemiche e la volontà di mantenere la propria autorità, spinsero le congregazioni romane, in particolare il S. Uffizio, ad adottare un atteggiamento più rigido ed agire con misure di censura preventiva e di disciplina. Ciò generò un notevole numero di procedimenti, contro ecclesiastici e secolari, sebbene non si arrivasse mai ad un pronunciamento formale dottrinale sulla filosofia atomistica paragonabile a quello contro l'eliocentrismo. Per il profilo dei protagonisti, la cronologia, gli esiti, questi procedimenti sollevano diverse questioni intorno ai meccanismi di intervento della censura ecclesiastica nell'Europa e nell'Italia cattolica.

Infine, la questione dell'atomismo permette di indagare l'evoluzione della cultura scientifica romana tra Sei e Settecento, dato che Roma fu uno dei teatri del dibattito sulla compatibilità tra atomismo e religione cattolica, nonché un importante centro per l'elaborazione della nuova filosofia sperimentale.

Antonella ROMANO, *L'horizon romain de la science moderne : des sentiers à ouvrir*, p. 637-659.

La conclusion, ouverte sur les projets à venir, formule un ensemble de propositions qui voudraient servir tant au débat sur la méthode qu'à celui sur la science moderne. Sur le premier point, elle revient sur le choix qui a été celui du projet et du volume lui-même, d'une écriture fragmentaire, par segments. En cherchant à rendre compte d'une polyphonie productrice de sens historiquement et localement situés, le travail collectif a mis en lumière des discontinuités – intellectuelles, sociales, épistémologiques – à l'œuvre dans le processus de fabrication

des savoirs. Dans le contexte romain, le fragment fait office de représentation symbolique d'une identité scientifique marquée au sceau de la culture antique : il est par là même investi d'une fonction épistémologique, dont l'analyse est proposée à partir de l'identification de trois caractéristiques majeures de Rome.

Ville ouverte, dont le cosmopolitisme est réévalué tout au long du volume, ville ressource, dont les infrastructures sont cartographiées à travers différentes enquêtes, Rome est aussi la ville du consensus impossible entre un programme de rénovation de la catholicité et un agenda de modernisation scientifique centré sur les sciences physico-mathématiques. Pour autant, la confrontation de la théologie aux exigences de la première modernité, sur la base de la méthode philologique, imprime à la culture scientifique romaine son empreinte majeure. Cette proposition de lecture esquisse les bases d'un socle épistémologique fécond, qui invite à repenser à nouveaux frais la culture scientifique romaine et, plus généralement, la carte européenne de la science moderne.